

néoplatonisme, dans ce qui avait subsisté de

l'oeuvre de l'Aréopagite et de Scot Erigène. J'ai aussi montré que les impulsions issues de la scolastique lui survécurent d'une certaine façon. Elles demeurèrent vivantes, et l'on peut dire à cet égard que ces problèmes étaient considérables et que la manière dont ils étaient posés — nous l'avons définie hier — devait longtemps encore faire sentir son influence. A vrai dire, et ce sera là l'objet des considérations d'aujourd'hui, ce qui n'a pas cessé d'agir — bien que les méthodes ne soient plus les mêmes —, c'est le problème essentiel des rapports de l'homme avec le monde sensible et le monde spirituel, même si aujourd'hui ce problème n'est pas perçu et prend apparemment de nos jours une forme opposée à celle qu'il revêtait pour la scolastique. Ce problème demeure. Tout cela se retrouve dans l'activité intellectuelle de l'époque présente, mais considérablement modifié par tout ce que des esprits éminents ont introduit entre temps au plan philosophique dans l'évolution de l'Europe.

13 janv



Si nous passons de saint Thomas à Duns Scot*, ce moine franciscain probablement originaire d'Irlande qui enseigna au début du XIV^e siècle, d'abord à Paris, puis à Cologne, nous voyons tout de suite combien le problème dépassait les

possibilités de ce qui subsistait de l'admirable technique de pensée héritée de la scolastique, de la maîtrise dans la technique de la pensée telle que l'avait élaborée la scolastique.

* *John Duns Scot (1266-1308) : théologien écossais qui enseigna à Paris, en Angleterre et à Cologne.*

LE THOMISME A L'ÉPOQUE PRÉSENTE 89

A Duns Scot se pose à nouveau cette question : de quelle façon la psyché humaine vit-elle dans le corps de l'homme ? — Saint Thomas, je l'ai exposé dans la dernière conférence, se représentait encore l'âme comme agissant dans l'ensemble du corps. Pour lui, l'être humain qui entre par la conception et la naissance dans l'existence sensible, physique, n'est nanti par l'hérédité que des forces de la vie végétative, de l'ensemble des forces du monde minéral et de celles qui le rendent apte à percevoir le monde sensible ; mais dans l'être humain s'intègre, sans qu'il y ait préexistence, l'intellect proprement dit, l'intellect actif, ce qu'Aristote a nommé le *nous poietikos*. Pour saint Thomas, ce *nous poietikos* absorbe en quelque sorte la totalité de la vie de l'âme — âme végétative et âme animale — et ne revêt la corporéité que pour transformer l'âme selon sa propre nature, la métamorphoser et vivre ensuite, immortel, avec tout ce que lui-même, descendu des hauteurs éternelles pour entrer dans le corps de

l'homme (mais sans qu'il y ait préexistence), a conquis grâce à ce corps. Duns Scot ne peut déjà plus se représenter pareille absorption de tout le système de forces de l'entité humaine par l'intellect actif. Tout ce qu'il est capable de se représenter, c'est que la corporéité humaine est là comme quelque chose d'achevé, que durant toute la vie se maintient avec une certaine autonomie le principe végétatif, animal, qui est rejeté au moment de la mort — et que seul le principe proprement spirituel, *l'intellectus agens*, entre alors dans l'éternité. Duns Scot est tout aussi incapable de se représenter ce que Thomas pressentait encore, à savoir le corps tout entier pénétré par l'élément spirituel et psychique.

Il en alla de même de son élève Guillaume d'Occam*, mort à Munich au XIV^e siècle, et qui revint au nominalisme surtout parce que l'intellect humain était devenu pour lui quelque chose d'abstrait qui à ses yeux ne représentait plus le monde spirituel ; l'intellect lui apparaissait comme tiré de la seule réflexion, de la perception sensible. Il ne pouvait plus se représenter que seuls les universaux, les idées, étaient porteurs d'une réalité. Il retomba dans le nominalisme, dans cette conception selon laquelle ce qui se fixe en l'être humain sous forme d'idées, de concepts généraux, est simplement déduit du monde sensible envi-

ronnant, et n'est à vrai dire autre chose qu'un nom, un mot qui vit dans l'esprit humain pour que celui-ci puisse résumer commodément les éléments de l'existence. Bref, il retourna au nominalisme.

C'est là un fait d'importance. En effet, le nominalisme tel qu'il paraît par exemple chez Roscelin — et qui le conduit même à dissocier la Trinité**, — le nominalisme n'a connu d'éclipse que grâce à l'intense effort de pensée d'Albert le Grand, de Thomas et de quelques autres ; immédiatement après, la pensée européenne retombe dans le nominalisme. Celui-ci est au fond l'incapacité de l'individualité,

* *Guillaume d'Occam (vers 1300-1349) : scolastique anglais; c'est lui qui fournit un exposé systématique du nominalisme.*

** *Nominalisme (...) qui le conduisit même à dissocier la Trinité : cf. Rudolf Steiner, conférence du 27 janvier 1923 dans « Lebendiges Naturerkennen, intellektueller Sündenfall und spirituelle Sündenerhebung » (Connaissance vivante de la nature, chute de l'esprit et rédemption spirituelle), Dornach 1966 (GA 220). Non publié en français.*

qui de plus en plus s'affirme, à saisir ce qui est présent dans son esprit sous forme d'idées, à saisir ces idées comme une réalité spirituelle, quelque chose qui vit en l'homme et d'une certaine manière également dans les choses. De

réalités qu'elles étaient, les idées redeviennent des noms, des abstractions sans contenu.

On voit bien les difficultés croissantes qu'éprouvait la pensée européenne lorsqu'elle posait la question de la connaissance. Car en dernière analyse, c'est par le moyen des idées que les êtres humains que nous sommes doivent accéder à la connaissance — tout au moins au début de l'acte de connaître. Une grande question revient sans cesse nécessairement : comment les idées sont-elles pour nous médiatrices de la réalité ? — Or, à bien y regarder, il est à peine possible de répondre à cette question si l'on ne voit dans les idées que des noms dénués de réalité. Ces idées étaient encore pour les Grecs — ceux d'entre eux du moins qui étaient initiés — les dernières manifestations d'un monde spirituel réel descendu jusqu'à eux ; elles devinrent de plus en plus abstraites pour la conscience européenne. Ce processus qui mène à l'abstraction — ces *idées* qui deviennent des *mots* —, nous le voyons s'amplifier toujours davantage si nous suivons la pensée européenne dans son évolution.

Plus tard, quelques personnalités isolées se détachent encore, par exemple Leibniz*, qui en réalité ne s'engage

* *Wilhelm Gottfried von Leibniz (1646-1716) : « La Monadologie » (1714).*

92

LA PHILOSOPHIE DE THOMAS D'AQUIN

pas dans la question de savoir comment on connaît au moyen des idées. C'est que Leibniz est encore en possession d'un certain degré de vision spirituelle ; il ramène tout à des monades individuelles qui sont à proprement parler de nature spirituelle. Parce qu'il a encore le courage de présenter le monde comme spirituel, Leibniz domine de fort loin les autres penseurs. Oui, pour lui le monde est de nature spirituelle ; il se compose d'entités spirituelles. Mais ce qui pour une époque antérieure — dont la connaissance, il est vrai, était plutôt instinctive, pas encore éclairée par une logique comme celle de la scolastique —, ce qui pour une époque antérieure était individualités spirituelles différenciées se retrouve chez Leibniz comme atomes spirituels, comme monades de différents niveaux. L'individualité spirituelle voit son existence assurée, mais seulement sous la forme de la monade, d'un atome spirituel.

Si nous faisons abstraction de Leibniz, nous voyons que dans tout l'Occident on fait un effort considérable pour établir avec certitude quels sont les fondements derniers de l'existence ; mais dans le même temps, nous constatons une incapacité à résoudre véritablement la question du nominalisme.

Ceci apparaît tout particulièrement chez le penseur qu'à bon droit on place au point de départ de l'histoire de la philosophie moderne : Descartes*, qui vécut dans la première moitié du XVII^e siècle. Toutes les histoires de la philosophie nous apprennent que la source proprement dite de la philosophie de Descartes est la proposition :

* *René Descartes (1596-1650).*

LE THOMISME A L'ÉPOQUE PRÉSENTE

93

Cogito, ergo sum – je pense, donc je suis. — Dans cette proposition s'exprime encore une des ambitions de l'augustinisme. Car Augustin se dégage du doute* dont j'ai parlé dans la première conférence en disant : je puis douter de tout, mais le fait même que je doute existe et il est évident que je suis vivant tandis que je doute. Je puis douter qu'il y ait autour de moi des objets sensibles, je puis douter que Dieu existe, qu'il y ait des nuages et des étoiles ; mais lorsque je doute, le doute est bien là. Je ne puis douter de ce qui se passe dans ma propre âme. Là il y a certitude, là je puis saisir un point de départ sûr. — Descartes reprend cette idée : je pense, donc je suis.

En ces matières, on s'expose évidemment à de graves malentendus quand c,n est contraint de faire une objection élémentaire à une proposition qui de tout temps a été hautement considérée. Et cependant il le faut. N'est-ce pas, Descartes et

nombre de ses successeurs — à cet égard les successeurs de Descartes sont innombrables — ont dans l'esprit ceci : lorsque j'ai dans ma conscience une pensée, lorsque je pense, il est indéniable que je pense ; donc je suis, donc mon existence est garantie par ma pensée. J'ai en quelque sorte mes racines dans l'être du monde lorsque j'ai garanti par ma pensée ma propre existence. ←

C'est ainsi que la philosophie moderne prend naissance comme intellectualisme, comme rationalisme, comme quelque chose qui veut entièrement procéder à partir de la pensée ; en ce sens, ce n'est là que l'écho de la scolastique,

* *Augustin se dégage du doute : se reporter entre autres à « De vera religion », 73 ; « La Cité de Dieu », livre XI, 26 sq.*

94

LA PHILOSOPHIE DE THOMAS D'AQUIN

laquelle, on le sait, a pris avec tant d'énergie le tournant de l'intellectualisme.

On voit deux choses chez Descartes. Tout d'abord il faut lui faire l'objection simple que voici : est-ce que je me saisis vraiment comme existant par le fait que je pense ? Chaque nuit le sommeil me prouve le contraire. — Car c'est bien le fait simple qu'il faut objecter : chaque matin, au réveil, nous savons que nous avons nécessairement existé du soir jusqu'au lendemain, et cependant nous n'avons pas pensé. Voilà qui réfute la proposition « *Je pense, donc je suis* ». Il faut opposer ce simple fait, cette sorte d'oeuf de Colomb, à cette proposition célèbre